

Enquêter en milieu populaire

In: Genèses, 6, 1991. Femmes, genre, histoire. pp. 125-143.

Citer ce document / Cite this document :

Mauger Gérard. Enquêter en milieu populaire. In: Genèses, 6, 1991. Femmes, genre, histoire. pp. 125-143.

doi : 10.3406/genes.1991.1096

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1991_num_6_1_1096

Enquêter en milieu populaire

Gérard Mauger

creativecommons



1. Sur ce sujet, cf. D. Fabre, « L'ethnologue et ses sources », *Terrain*, n° 7, octobre 1986, p. 3-12.

2. Jean-Pierre Digard, « Muséographie et pratique du terrain en ethnologie », in R. Creswell, M. Godelier (éds.), *Outils d'enquête et d'analyse anthropologique*, Paris, Maspero, 1976.

3. En dépit de la diversité des questions posées, le domaine et la méthode d'investigation étaient, *grosso modo*, les mêmes. Dans tous les cas, « la population à étudier » (« les jeunes de milieux populaires ») était définie par l'origine familiale (parents ouvriers ou employés), le capital scolaire détenu (inférieur au baccalauréat), la position dans le cycle de vie (sortis de l'école et non mariés). Quant à « la population étudiée » (presque toujours située en région parisienne), elle était composée de groupes d'interconnaissance et d'informateurs avec lesquels une relation d'enquête prolongée pût être établie dans le cadre de la population délimitée.

4. Robert Castel, « Institutions totales et configurations ponctuelles », in *le Parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit, 1989, p. 31-43.

LA DIFFERENCE des historiens qui trient, classent, rassemblent des documents préalablement existants, les sociologues et ethnologues secrètent en quelque sorte leurs propres sources¹ : d'où l'importance qu'ils accordent au « terrain », équivalente à celle que les historiens accordent aux « archives ». Pourtant, l'expérience du terrain est ordinairement considérée comme une expérience « personnelle », incommunicable parce que singulière et c'est sans doute pourquoi cette étape réputée fondamentale du travail sociologique est aussi « le lieu privilégié des pratiques obscures de la profession, pratiques qui tiendraient à la fois de l'aventure et du bricolage et sur lesquelles il serait de bon ton d'observer la plus extrême discrétion² ». Considérant les pratiques des enquêtes comme des objets de connaissance et la situation d'enquête comme un dispositif visant à les connaître, on suppose implicitement que la maîtrise pratique de « techniques de neutralisation » rend ce dispositif « invisible » et permet l'observation *in situ* des enquêtés ou que les enquêtés y voient, comme l'enquêteur, une situation de communication « transparente » : c'est cette double illusion que nous nous efforcerons de mettre en évidence à partir d'un ensemble d'enquêtes sur les jeunes de milieux populaires effectuées entre le début des années 1970 et celui des années 1980³.

Parce que la « présentation de soi » de l'enquêté dépend de la représentation qu'il se fait de l'enquêteur et de la situation d'enquête, l'analyse de la situation d'enquête est une condition nécessaire à l'intelligibilité des matériaux recueillis : on voudrait montrer qu'elle permet aussi de « retrouver un principe organisationnel [...] sous le chatoiement bariolé de l'expérience⁴ » et de mettre ainsi en évidence les structures internes de la population étudiée (dans le cas présent celles de « l'espace des styles de vie des jeunes de milieux populaires »). L'étude de la diversité des comportements adoptés par les enquêtés confrontés à

la situation d'enquête renvoie en effet à celle de leurs points de vue sur le monde social et, en définitive, à celle de leurs « styles de vie » respectifs. On se propose ainsi de remonter d'une analyse pointilliste d'un aspect prosaïque et généralement passé sous silence du travail de terrain (la configuration ponctuelle que représente chaque situation d'enquête) vers le système objectif des raisons qui structurent les comportements adoptés par les enquêtés confrontés à « l'offre de parole » de l'enquêteur, contribuant ainsi à élucider ce que E. Goffman appelle le « couplage flou » entre l'ordre de l'interaction et l'ordre social.

La « neutralisation » de la situation d'enquête

Les objectifs et les techniques de la neutralisation

La neutralisation semble s'imposer pratiquement toutes les fois qu'il s'agit d'établir la communication entre des agents appartenant à des classes sociales distinctes : dans le cas de la situation d'enquête, comme dans toutes les interactions de la vie quotidienne. Et elle s'impose d'autant plus que la distance sociale s'accroît entre l'enquêteur et l'enquêté : tenter de faire de la position occupée par l'enquêteur un « lieu neutre », c'est espérer qu'il pourra ainsi passer inaperçu chez les indigènes, se transformant, en quelque sorte, en « passe-muraille » des cloisonnements sociaux. Sur le terrain, il s'agit pour l'enquêteur d'obtenir des réponses à ses questions, de pouvoir les enregistrer ou les noter, de mettre en fiches ses observations, sans que le questionnement (« neutre ») ou l'observation (« impartiale ») influencent les réponses enregistrées ou les comportements observés. « Si le sujet voit ou croit que ses réponses risquent d'avoir des conséquences pour lui, si le sujet reconnaît en l'enquêteur un ami, un voisin ou un associé, un supérieur ou un subordonné, quelqu'un sur lequel il a du pouvoir ou qui a du pouvoir sur



5. Théodore Caplow, *l'Enquête sociologique*, Paris, A. Colin, 1970.

6. Jean-Louis Fabiani, « La survie du sociologue », *Critique*, n° 445-446, juin-juillet 1984, p. 449-459. Cette « immersion » de l'enquêteur ne va pas sans écueils : on comprend qu'en enfilant le vêtement de l'indigène, l'enquêteur puisse imaginer qu'il endosse aussi le point de vue indigène sur le monde social, mais il tombe ainsi presque à coup sûr dans un piège épistémologique à double détente. D'abord parce que cette immersion est nécessairement mystifiée, ensuite parce qu'en croyant se faire le porte-parole des indigènes, le chercheur ne peut au mieux que répéter ce qu'ils disent dans un jargon de son cru.

7. Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot, « Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie : distance sociale et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif », *Genèses*, n° 3, mars 1991, p. 120-133.

8. John Howard Griffin, *Dans la peau d'un noir*, Paris, Gallimard, 1962.

9. Gunter Wallraff, *Tête de Turc*, Paris, La Découverte, 1986.

10. Souligné par l'auteur, p. 8-9.

11. On emploie en fait un procédé similaire – mais d'un coût moins élevé – lorsqu'on recourt, comme nous l'avons fait parfois, à des enquêteurs indigènes.

12. Sur ce sujet, cf. Liliane Kandel, « Réflexions sur l'usage de l'entretien, notamment non directif, et sur les études d'opinion », *Épistémologie sociologique*, n° 13, 1972, p. 25-46.

lui, l'entretien n'aura plus qu'une valeur douteuse du point de vue scientifique », écrit, non sans quelque naïveté, T. Caplow dans un manuel classique d'initiation à l'enquête sociologique⁵. Dans cette perspective, une partie du savoir-faire de l'enquêteur relève de l'« art du camouflage » : il s'agit de ne pas éveiller la méfiance, de gagner la confiance, de ne pas « se faire repérer », quitte à prendre quelques précautions pour se « désituer ». Ces techniques d'euphémisation, de dissimulation, de dénégarion de la distance sociale, peuvent prendre des formes diverses : de l'effort approximatif de neutralisation des apparences (l'enquêteur, comme dit J.-L. Fabiani, « glisse ses pieds dans les babouches de l'indigène⁶ »), à l'élaboration minutieuse d'une « couverture » (l'enquêteur enfile aussi le burnous). Dans ses tentatives pour passer inaperçu, l'enquêteur « adapte son apparence à ce qu'il peut pressentir des critères d'appréciation de la tenue et de la manière d'être que les personnes qu'il va rencontrer lui paraissent susceptibles de mettre en œuvre⁷ » : elles s'exercent sur le vêtement (« veste-cravate » chez les dominants, « jeans-blouson » chez les dominés), sur le langage (hypercorrection chez les dominants, « argot d'intellectuel » chez les dominés), sur le lieu de l'entretien (chez l'enquêté ou en « terrain neutre »), sur la manière de déjouer la méfiance et de susciter la confiance (vouvoiement/tutoiement, confidences faites aux enquêtés sur « les grandeurs et les servitudes » du métier de sociologue, etc.). A la limite, l'enquêteur, comme les « taupes » des services secrets, se forge méthodiquement une fausse identité, un *curriculum vitae* satisfaisant, une apparence physique adéquate, apprend à imiter l'accent indigène, etc. On connaît l'expérience de J. H. Griffin⁸, romancier américain métamorphosé en Noir pendant six semaines dans le sud des États-Unis à la fin des années 1950 ou, plus récemment, celle de G. Wallraff⁹, déguisé pendant plusieurs mois en ouvrier turc en RFA. Mais, alors que la métamorphose de J. H. Griffin devait, pen-

sait-il, lui permettre de « mener pendant six semaines la vie authentique des hommes de couleur », le masque de G. Wallraff lui était « indispensable pour percer à jour les masques et les ruses d'une société habile à les dissimuler » : « J'étais le fou auquel on dit la vérité sans fard. Je sais bien que je n'étais pas *vraiment* un Turc. Simplement, on doit se travestir pour démasquer la société, on doit tromper son monde et se déguiser pour découvrir la vérité. Je ne sais toujours pas *comment* un immigré digère les humiliations quotidiennes, l'hostilité, la haine auxquelles il doit faire face. Mais, maintenant, je sais *de quoi est fait* ce qu'il doit supporter, je sais jusqu'où peut aller le mépris des hommes dans ce pays¹⁰. » C'est dire qu'un même dispositif peut être au principe de la découverte (si, comme dans le cas de G. Wallraff, il s'agit d'observer *in situ* attitudes et comportements à l'égard d'un ouvrier turc¹¹) ou de l'erreur du mystificateur mystifié (si, comme dans le cas de J. H. Griffin, il s'agit d'observer « de l'intérieur » « la vie d'un Noir »).

Si l'effort de neutralisation est la règle commune sur le terrain, on distingue ordinairement deux types de méthodes : l'approche ethnographique et l'enquête statistique. Observation « directe » et entretiens « semi » ou « non directifs » d'un côté, questionnaire administré à un échantillon représentatif de l'autre. L'observation directe cherche à ne pas perturber les attitudes et comportements des enquêtés : l'enquêteur espère y parvenir en adoptant une position d'observation supposée invisible (il s'agit de « voir sans être vu ») ou purement passive qui annulerait, du moins l'espère-t-on, les effets d'interaction entre enquêteur et enquêtés. L'entretien non directif, démarqué de l'entretien thérapeutique, cherche, de la même façon, à minimiser, voire à supprimer, toute intervention de l'enquêteur de nature à influencer l'enquêté¹² : il s'agit de laisser parler l'enquêté de façon aussi « libre » que possible. Quant aux méthodes quantitatives, elles cherchent également à éviter « les

biais » introduits par l'enquêteur, mais elles tentent de les neutraliser par la standardisation des procédures de recueil de données : situations d'entretien identiques, questions semblables, échantillonnage représentatif établi selon des normes précises, méthodes explicites d'analyse de contenu, traitement statistique des données, etc. Et la division du travail scientifique qu'elles impliquent, éloignant le chercheur du terrain, renforce elle-même l'illusion de la neutralité de la situation d'enquête devenue, à proprement parler, invisible pour le chercheur.

Les illusions de la neutralisation

Le premier écueil de ces techniques de neutralisation est évidemment le danger permanent de « la gaffe », capable de volatiliser en un clin d'œil tous les efforts déployés pour réduire la distance sociale entre l'enquêteur et l'enquêté. Mais, en-dehors même de toute gaffe visible, les aspects les plus insignifiants en apparence du comportement de l'enquêteur (manières de faire et de ne rien faire, de parler et de se taire, de regarder, d'écouter, de rire, etc.) et qui, de ce fait, échappent à la conscience et au contrôle, risquent de le trahir à tout instant et font que les efforts de neutralisation sont presque inévitablement voués à l'échec : imperceptibles pour l'enquêteur, ils n'en sont pas moins souvent significatifs pour les enquêtés. Le second écueil est sans doute l'illusion de « faire illusion » : accueilli « comme l'un des leurs » par des enquêtés de bonne volonté, l'enquêteur risque plus encore de « se prendre pour l'un des leurs » et de croire qu'il passe inaperçu. De la même façon, ignorant tout ce que peut avoir d'insolite, de troublant, d'intrigant, une observation muette ou une écoute impassible, il entretient l'illusion qu'une attitude délibérément non directive, impartiale, non engagée, induit une représentation neutre de l'enquêteur qui laisserait les enquêtés libres de leurs gestes et de leurs paroles. Or la pratique de l'enquête montre



13. Liliane Kandel, « Réflexions sur l'usage... », *op. cit.*

14. Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, p. 67.

à l'évidence qu'il n'y a pas sur le terrain de position « hors jeu », pas de poste d'observation privilégié qui laisserait inchangé le jeu social observé : le précepte qui commande d'observer et d'écouter plutôt que d'interroger ignore que la simple présence de l'enquêteur constitue une interrogation pour les enquêtés. Mais l'effort de neutralisation de l'enquêteur et de la situation d'enquête entretient surtout l'illusion qu'il faudrait pouvoir observer les « pratiques authentiques », enregistrer les « vraies opinions », épier les « réactions spontanées », etc. Or « la vérité » des enquêtés ne gît pas plus dans les pratiques qui ont cours ou dans les propos qui sont tenus hors de la présence de l'enquêteur que dans la situation d'enquête. Les pratiques, les réactions, les opinions se définissent toujours dans la relation entre dispositions et perception de la situation, qu'il s'agisse de la situation d'enquête (située, en général, du côté de « l'officialité ») ou de toute autre situation (publique ou privée). « Au nom de quoi [écrit L. Kandel¹³], décidera-t-on que les réponses "homophiles" (données aux Noirs par les Noirs, aux jeunes par les jeunes, etc.) sont plus ou moins "vraies" que celles que l'on donne au *Wasp* moyen, puisque ce que l'on trouve à chaque fois, ce sont simplement des réponses spécifiques "adaptées" à l'interlocuteur ? » Sans doute est-il vrai que les propos et les pratiques des jeunes de milieux populaires « entre eux » diffèrent de ceux que peut observer l'enquêteur ou de ceux qu'ils lui relatent, mais leur « vérité », c'est aussi celle qu'observe l'enquêteur : « Les dominés sont toujours virtuellement justiciables de la loi officielle, même s'ils passent toute leur vie hors de son ressort », écrit P. Bourdieu¹⁴.

Les tentatives de neutralisation de l'enquêteur et de la situation d'enquête sont donc non seulement vouées à l'échec, mais elles véhiculent aussi, le plus souvent en toute méconnaissance, l'illusion qu'existe une « vérité », une « essence » des pratiques, des

représentations, des opinions, des enquêtés qu'il faudrait pouvoir observer *in situ* (« entre eux » ou « dans leur for intérieur ») et à leur insu. Il s'agit à l'inverse de prendre comme objet d'enquête la situation sociale particulière qu'est la situation d'enquête, les conditions sociales de son établissement, les formes de son déroulement, et de cerner les effets de cette situation particulière sur « les matériaux » recueillis : conversations entendues, pratiques observées, propos et récits recueillis. A la définition explicite de la situation d'enquête par l'enquêteur comme situation de communication se superpose une définition implicite comme rapport de force symbolique : ainsi peut-on rendre compte de la diversité des attitudes adoptées à l'égard de l'établissement de la relation d'enquête et des différentes modalités de présentation de soi des enquêtés (exhibition, expression, dissimulation). Cette analyse conduit ici à celle de la structure de l'espace des styles de vie des jeunes de milieux populaires.

Les « effets » de la situation d'enquête

La définition de la situation d'enquête

Comment d'abord établir le contact avec la population enquêtée ? Lorsque l'enquêteur se situe aux antipodes des enquêtés dans l'espace social, le recours à un « intermédiaire » s'impose. Cette position d'intermédiaire peut être définie par la double appartenance au monde de l'enquêteur et au monde des enquêtés et, dans certains cas, par le bilinguisme. Mais le choix des intermédiaires, qui apparaîtront comme des « alliés » de l'enquêteur aux yeux des enquêtés, marque inévitablement l'enquêteur le plus résolu à s'en tenir à la plus stricte neutralité (il est, par exemple, crédité de l'autorité reconnue à l'intermédiaire, de la confiance qu'on lui accorde ou, à l'inverse, de la défiance qu'il suscite) et engage la définition sociale



15. Sur cette analyse de la situation d'enquête, cf. J. Defrance, « Donner la parole. La construction d'une relation d'échange », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 73, juin 1978, p. 52-66.

16. L'expression est empruntée à Erwing Goffman, *la Mise en scène de la vie quotidienne*, vol. 1, *la Présentation de soi*, Paris, Minuit, 1973, p. 189.

17. En fait, la situation d'enquête évolue nécessairement, au fil du temps, d'une définition publique initiale vers une définition privée : là réside, pour partie, l'intérêt d'une enquête prolongée.

18. L'analyse qui suit s'appuie sur les règles de l'économie des échanges linguistiques mises en évidence par P. Bourdieu, in *Ce que parler veut dire...*, *op. cit.*

19. Pierre Bourdieu, *ibid.*, p. 38. Suivant les cas, c'est l'enquêteur ou l'enquêté qui se trouve intimidé.

20. Comme le note Pierre Bourdieu, « ce n'est pas par hasard que *katégoresthai*, d'où viennent nos catégories et nos catégorèmes, signifie accuser publiquement » (« Espace social et genèse des classes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 52-53, juin 1984, p. 3-12).

21. Sur la situation d'enquête comme « procès », cf. Gérard Mauger, « Comment on écrit les histoires de familles et les histoires de vie : deux points de vue », *Annales de Vaucluse*, n° 26, 1987, p. 295-302.

de la situation d'enquête (d'autant plus « officielle » que l'intermédiaire est lui-même un « personnage officiel »). Comment ensuite engager les enquêtés ou, du moins, certains d'entre eux, dans une situation d'enquête parfois prolongée ? Si bienveillants, accueillants, hospitaliers, apparemment « intéressés » par l'enquête que soient les enquêtés, l'enquêteur n'est jamais attendu sur le terrain : son arrivée est même presque toujours une intrusion. Des interlocuteurs, ordinairement à distance, se retrouvent face à face et la relation d'enquête ne s'établit jamais en dehors de certaines conditions, implicites ou explicites. L'interaction qui s'établit peut être analysée comme une lutte – en général implicite – entre deux définitions de la situation : celle de l'enquêteur et celle de l'enquêté, chacun s'efforçant de la diriger dans la direction qu'il souhaite lui voir prendre¹⁵. Enquêteur et enquêté agissent sur la situation en y projetant la définition, implicite ou explicite, qu'ils en ont, et tentent de modifier la réalité conformément à leur représentation de la situation. De façon générale, la situation d'enquête peut être définie comme la rencontre entre une « offre de parole » (un témoignage, des informations, un point de vue, une opinion, un récit de vie sollicités) et une « disposition à parler ». De ce point de vue, elle est évidemment asymétrique (comme celle qui s'établit entre le psychiatre et son client ou entre le policier et le suspect, entre le juge et le prévenu, etc.) : dans tous les cas, la définition officielle de la situation est formulée par l'enquêteur avant que ne commence l'enquête proprement dite. Mais cette définition officielle unilatérale se double nécessairement d'une définition, généralement implicite, de la situation d'enquête comme situation d'examen réciproque.

La définition de la situation proposée par l'enquêteur s'efforce d'anticiper une définition acceptable pour l'enquêté. Elle oscille entre des tentatives plus ou moins réussies pour établir une sorte de collaboration amicale

avec des alliés et des efforts plus ou moins efficaces pour maintenir une relation plus orthodoxe avec les enquêtés, entre identification et extériorité, entre connivence et distance, entre déférence et condescendance, entre une définition officielle, publique, de la situation d'enquête (« pour la science », « pour la cause ») et une définition privée (conversation, confiance). Et le savoir-faire de l'enquêteur réside pour une bonne part dans sa capacité de manipulation de la situation : en déchiffrant à chaque instant les réactions et les attentes, les indices de recul ou de refus de l'enquêté et en y ajustant continûment son comportement (questions et silences, empressement et « attention flottante ») ; en tentant d'« abaisser les barrières¹⁶ », de gommer tout ce qui pourrait faire apparaître la situation comme inégale, d'y établir, par des ruptures de ton et quelques confidences, la « franchise » des échanges privés entre familiers ; en s'efforçant de modifier le « degré d'officialité » de la situation d'enquête par un méta-discours portant, par exemple, sur les conditions d'utilisation des récits des enquêtés (suggérant à tel d'entre eux de faire de son récit un livre, contribuant ainsi à le tirer de l'anonymat, garantissant à tel autre l'anonymat le plus strict, ou fermant ostensiblement le magnétophone à tel moment de l'entretien, etc.). Mais ces manipulations plus ou moins conscientes de la définition de la situation d'enquête ne présupposent ni que le discours privé soit « plus authentique », ni même nécessairement plus riche d'informations que le discours public : l'intérêt scientifique de la manipulation de la situation d'enquête se résume à la possibilité qu'elle offre de pouvoir observer des versions différentes (publique/privée) de la présentation de soi (discours ou pratiques) d'un même enquêté¹⁷.

Mais l'évidente dissymétrie des possibilités d'initiative de l'enquêteur et de l'enquêté ne doit pas dissimuler celle qui existe entre leurs positions sociales respectives dès lors que

l'enquête se déroule hors du monde de l'enquêteur. De même, l'intérêt accordé à la conduite de l'entretien et à la formulation des questions ne doit pas détourner de l'analyse de l'influence des caractéristiques sociales de l'enquêteur sur la situation d'enquête indépendamment de son mode d'intervention. L'enquête n'est jamais une simple entreprise de collecte d'informations et la situation d'enquête n'est jamais réductible à une simple situation de communication : les informations données, le mode de présentation de soi adopté par l'enquêté (« le matériel » qu'il fournit) dépendent nécessairement de la représentation qu'il se fait de l'enquêteur. Relation de communication entre un émetteur (l'enquêté) et un récepteur (l'enquêteur), la situation d'enquête est aussi une situation d'interaction, indissociable d'un rapport de force symbolique qui se solde nécessairement par un profit ou une perte symbolique¹⁸. Si subtiles que soient les tentatives de neutralisation, de dissimulation ou d'identification de l'enquêteur, les indices de la valeur sociale de chacun et leurs évaluations mutuelles sont transmis au moyen de messages plus ou moins discrets mais toujours perçus. « Il suffit à l'un d'apparaître pour imposer à l'autre sans même avoir besoin de le vouloir, moins encore de l'ordonner, une définition de la situation et de lui-même (comme "intimidé", par exemple) qui est d'autant plus indiscutable qu'elle n'a même pas à s'affirmer¹⁹. » Parce que les enquêtés savent que leurs réponses ne sont pas seulement enregistrées, comprises, déchiffrées, mais sont aussi des « signes de richesse » destinés à être appréciés, évalués, classés, jugés²⁰, et que « la valeur » qui leur sera accordée dépend de la capacité qu'ils ont d'imposer des critères d'appréciation favorables à leurs produits, la situation d'enquête doit être analysée comme une situation d'examen, une sorte de procès²¹, où les enquêtés sont et se savent toujours mesurés à une norme.

L'enquête sur l'enquêteur

Si l'enquête de l'enquêteur est indissociable d'une enquête des enquêtés, elle a toutes les chances de passer inaperçue aux yeux de l'enquêteur aussi longtemps qu'il reste tout entier préoccupé par la neutralisation de la situation d'enquête. Or quiconque a l'expérience du terrain sait que l'enquêteur n'a pas le monopole de l'observation : « Sur le terrain, le chercheur est partout l'objet d'une curiosité et d'une interrogation constantes qui peuvent se manifester sous les formes les plus diverses, muettes, discrètes, détournées, ou au contraire, ouvertes, directes, voire volontairement provocantes²². » Si la participation de l'enquêteur, conçue comme mimétisme et sympathie, est presque toujours vouée aux acrobaties ou aux pitreries, sa « non-participation » est non moins illusoire. Parce que l'enquêteur est inévitablement impliqué – en tant qu'observateur étranger – dans la situation qu'il observe, la situation observée ne peut pas être considérée « de l'extérieur » : l'observateur, si neutre soit-il, en est nécessairement un des protagonistes. « Le chercheur [écrit G. Althabe] est un acteur du jeu social indigène ; dès son arrivée, il est impliqué, le plus souvent à son insu, dans un réseau d'alliances et d'oppositions²³. » En fait, la situation de l'enquêteur dans un milieu d'interconnaissance est celle de n'importe quel nouveau venu : tentant de s'y repérer, il entreprend d'en classer les diverses composantes en même temps qu'il est classé par chacune d'entre elles. Comme l'enquêteur, les enquêtés entreprennent de déchiffrer divers indices sociaux qui n'affleurent pas nécessairement en tant que tels à la conscience (comme la position de la voix, l'accent, le ton, l'hexis corporelle, la physionomie, le regard, etc.) ou qui peuvent, à l'inverse, faire l'objet d'une observation non moins attentive que celle de l'enquêteur (comme l'automobile, le vêtement et divers objets que l'enquêteur porte sur lui : montre, stylo, magnétophone, etc. ; ou, dans les cas où l'entretien a lieu au domicile ou



22. J.-P. Digard, « Muséographie et pratique du terrain en ethnologie », *op. cit.*

23. Gérard Althabe, « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain », *Terrain*, n° 7, octobre 1986, p. 3-12 ; cf. aussi, sur le même sujet, Florence Weber, *le Travail à-côté. Étude d'ethnographie ouvrière*, Paris, Inra-EHESS, 1989.

24. Sur ce sujet, cf. Florence Weber, *le Travail à-côté...*, *op. cit.* Sur les représentations de l'espace social des jeunes de milieux populaires, cf. Gérard Mauger, Claude Fossé Poliak, « Les représentations de l'ascension sociale et de ses causes chez les jeunes de milieux populaires », *Cahiers « Jeunesses et sociétés »*, n° 14, mai 1991, p. 1-18.

25. En fait, le récit de vie demandé par l'enquêteur peut être perçu et saisi comme l'occasion d'une reconstruction identitaire proche de la cure analytique, « d'un travail symbolique sur le passé qui permet à sa manière de dénouer certaines des contradictions du présent » (Francine Muel-Dreyfus, *le Métier d'éducateur*, Paris, Minuit, 1983, p. 2) : dans ce cas l'enquêteur se voit assigner, bon gré mal gré, une position de « quasi-analyste ».

26. On pense aux « verroteries » qu'emportaient avec eux « les explorateurs » : « Parmi les groupes où existe le travail salarié, il faudra payer les informateurs, ailleurs il faudra dédommager autrement le temps consacré à renseigner l'enquêteur » (R. Creswell, « Le terrain anthropologique », in R. Creswell, M. Godelier, *Outils d'enquête et d'analyse anthropologiques*, *op. cit.*, p. 53-57). Il nous est arrivé également de rémunérer des entretiens, non pas, comme on le fait ordinairement, à des enquêteurs, mais à des enquêtés. Le moyen s'est avéré efficace pour vaincre « les résistances » de certains jeunes de milieux populaires particulièrement « rétifs à l'enquête ». Il n'est évidemment pas sans incidence sur « le mode de présentation de soi » adopté par ces enquêtés (on pense, par exemple, à tel d'entre eux qui, au terme d'un récit interminable, confiait à voix basse à son amie qui assistait à l'entretien, qu'« il n'en avait raconté que la moitié pour pouvoir revenir une autre fois »).

dans le bureau de l'enquêteur : adresse, nombre de pièces et de mètres carrés, mobilier, livres, décoration, etc.) ou même d'une véritable enquête auprès de l'enquêteur (titres professionnels et scolaires, salaire, vacances, etc.). Cette enquête, plus ou moins implicite, des enquêtés sur l'enquêteur conduit à lui assigner une place dans le cadre de leur représentation de l'espace social, dans les hiérarchies de l'âge, de la richesse, du pouvoir, de la culture (« au-dessus » ou « au-dessous », « adversaire » ou « allié », etc.), l'apparentant en général à des positions à peu près semblables dont les enquêtés ont acquis antérieurement l'expérience (professeur, journaliste, etc.) et (ou) l'affiliant à tel stéréotype pré-constitué. Elle induit ainsi une évaluation du rapport de force symbolique entre enquêteur et enquêtés et des critères d'évaluation en vigueur dans la situation d'enquête et, finalement, oriente les enquêtés, sans qu'ils en aient nécessairement conscience, vers tel ou tel type de comportement face à l'offre de parole qui leur est faite et, s'ils l'acceptent, vers la présentation de soi qui leur est, pensent-ils, la plus favorable, tant dans sa forme que dans son contenu. Étant entendu que, la situation d'enquête se prolongeant, des compléments d'enquête peuvent intervenir et qu'ils sont susceptibles de modifier le jugement initial et d'infléchir le comportement adopté face à l'enquêteur.

Pour comprendre que certains enquêtés se prêtent à la situation d'enquête alors que d'autres s'y refusent, pour interpréter les données livrées par ceux qui l'acceptent, il faut alors reconstituer la représentation que les enquêtés se font de l'enquêteur et de la relation d'enquête ou, plus précisément, analyser le processus progressif de classement de l'enquêteur par les enquêtés, la place qui lui est assignée dans le groupe d'interconnaissance et dans le réseau de relations sociales propre à chaque agent. L'attention accordée aux représentations indigènes d'une profession « exotique »

(ethnologue, sociologue, chercheur) et, de façon plus générale, aux représentations des intellectuels et du travail intellectuel, aux classements successifs dont l'enquêteur est l'objet, aux représentations que les enquêtés se font de la situation d'enquête et du rapport de force qui s'y établit, est non seulement une condition nécessaire à l'établissement et au maintien de la relation d'enquête, à la compréhension de ce que l'enquêteur voit et entend, mais elle permet aussi de repérer les propriétés significatives, les caractéristiques sociales pertinentes (ce qui constitue une qualité ou un défaut, une force ou une faiblesse, etc.) au regard des enquêtés, d'accéder ainsi aux catégories de perception et aux systèmes de classification indigènes et d'observer, à travers l'apprentissage qu'en fait l'enquêteur, la construction progressive d'une position dans « l'espace social vécu » des enquêtés²⁴.

La construction sociale d'un échantillon spontané

Comment comprendre qu'une relation d'enquête, souvent difficile à établir, il est vrai, dans le monde des jeunes de milieux populaires, puisse parfois se nouer ? Pour rendre compte du fait que certains prennent la parole que leur propose l'enquêteur, alors que d'autres s'y refusent, on peut analyser « les pertes et profits » symboliques à retirer par les diverses catégories d'enquêtés, d'une situation où, contrairement à ce qui se passe dans l'entretien à visée thérapeutique, l'enquêteur n'a ni le pouvoir, ni le désir de « guérir » ou même d'« aider »²⁵. En dehors des cas où les enquêtés sont rémunérés par l'enquêteur²⁶ et mis à part la croyance en d'hypothétiques « retombées politiques » (souvent mises en avant par l'enquêteur « en terrain populaire ») ou « scientifiques » (souvent mises en avant par l'enquêteur « en terrain cultivé »), on peut considérer que, confrontés à la situation de « quasi-procès » ou de « quasi-examen » que représente à leurs yeux la situation d'enquête,

les enquêtés n'acceptent de s'y prêter que s'ils pensent être en mesure d'y « revendiquer un moi acceptable²⁷ », que si l'enquête les « grandit » plutôt qu'elle ne les rappelle à leur « petitesse ». Dans le cas étudié, où la situation d'enquête peut être décrite comme une forme d'interaction particulière et historiquement datée entre intellectuels et jeunes de milieux populaires, il est probable que l'enquêteur, si subtiles que soient les stratégies de ménagement, les techniques de neutralisation mises en œuvre dans la présentation qu'il fait de lui-même et de son projet, doublement apparenté au « monde des riches » et au « monde des intellectuels » et invariablement classé par les enquêtés dans « le monde des autres », ne peut pas ne pas intimider (en-dehors de tout acte volontaire d'intimidation et en dépit de sa volonté affirmée de « mettre à l'aise », etc.), si bien que, du point de vue des enquêtés, entrer en relation (d'enquête) avec le sociologue, c'est se placer en situation d'être doublement dominé, culturellement et économiquement. Il est vrai que cette intimidation ne peut s'exercer que sur des enquêtés prédisposés à la ressentir (l'exercice de la domination symbolique suppose en effet, de la part de ceux qui la subissent, « une forme de complicité »), mais peut-on imaginer que certains puissent y échapper ? L'expérience du terrain montre que hormis les cas (rares) où les enquêtés tentent d'imposer au sociologue la force physique comme critère d'évaluation de « la valeur » de chacun²⁸, aucun des enquêtés n'échappe réellement à l'intimidation. Les plus intimidés, qui sont sans doute aussi les plus démunis, n'ont pas d'autre possibilité que de refuser l'enquête et de rester « entre eux », comme ils le font d'ailleurs ordinairement. Pourtant, si ces représentations *ex ante* de l'enquêteur et de la situation d'enquête et l'intimidation qu'elles inspirent sont, à quelques exceptions près, unanimes, on peut distinguer divers types d'attitudes chez les enquêtés : de l'assurance à la démission en passant par toutes les formes de l'insécurité et de la timidité. On ne s'étonnera



27. L'expression est empruntée à E. Goffman, *les Rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1974, p. 94.

28. Cf. *infra*.

29. Michael Pollak, *l'Expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, A.-M. Métailié, 1990, p. 197.

30. La situation peut changer dans le cas d'« entretiens de groupe » où le rapport de force numérique et, de ce fait aussi symbolique, se trouve modifié.

31. Pierre Bourdieu, *la Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979, p. 194.

32. L'expression est empruntée à E. Goffman, *la Mise en scène de la vie quotidienne*, vol. 1, *la Présentation de soi*, op. cit., p. 152.

pas des refus – fréquents – d'engager la conversation, mais la relation d'enquête peut, à l'inverse, être concédée, acceptée, voire sollicitée. Quelle sorte d'intérêts ceux qui acceptent de collaborer à l'enquête y trouvent-ils ? Les « informateurs » de l'ethnologue ou du sociologue ne constituent-ils pas une (des) population(s) particulière(s), dotée(s) d'intérêts spécifiques, au sein de la population étudiée ?

En dehors de toute obligation, et de tout avantage matériel ou symbolique à en retirer, refuser de se prêter à l'enquête, c'est simplement se soustraire à un rappel à l'ordre inutile de la domination (économique et culturelle), préserver la frontière entre « Eux » et « Nous ». Les membres des classes populaires, « que rien n'autorise ou n'incite à raconter une vie dans laquelle la qualité de leur propre personne ne semble pas suffire à conférer un intérêt d'ordre plus général²⁹ » et qui ne sont pas en mesure d'imposer face à l'enquêteur³⁰ les libertés du « franc-parler » réservé à l'usage interne et les critères d'appréciation qui prévalent « entre soi », n'ont pas d'autre issue pour éviter de « perdre la face » que la fuite dans l'abstention et le silence ou les tentatives vaines de se conformer à ce que la situation leur semble exiger d'eux, efforts désespérés vers « la correction » qui les contraignent au reniement de ce qu'ils sont et qui les vouent finalement au désarroi face à l'enquêteur et à son magnétophone. S'il est vrai que « les bourgeois se distinguent par leur aptitude à maîtriser la relation d'enquête » et que « les plus fortes résistances à l'enquête sont le fait des détenteurs des hauts titres scolaires³¹ », les plus démunis se distinguent par leur propension à s'y soustraire : ayant été jugés « inaptes », « incultes », « nuls » par l'institution scolaire, ils ne demandent pas – sauf exceptions – à être examinés en appel. A l'inverse, il faut supposer que « ceux qui parlent » ont des intérêts et disposent de ressources qui sont au principe de leur « disposition à parler » et qui les distinguent

de « ceux qui se taisent ». De façon générale, on peut définir ceux qui deviennent les informateurs de l'enquêteur comme des « spécialistes en façades verbales³² », porte-parole désignés par le groupe mais le plus souvent autodésignés en raison de leur compétence particulière. L'expression publique de la personne privée ou du groupe qui se voient ainsi dotés d'une sphère d'intérêt élargi suppose que l'informateur (en dehors des « raisons personnelles » préalablement évoquées) se sente dépositaire d'un message à délivrer (en son nom propre ou au nom de la collectivité qu'il « représente ») et qu'il estime disposer des ressources intellectuelles et linguistiques nécessaires pour pouvoir maîtriser son image publique.

De ce point de vue, on peut considérer que tout informateur se fait l'interprète d'une cause, la sienne propre ou celle de son groupe d'appartenance. Pourtant rares sont ceux qui, dans le cas présent, se font les porte-parole d'un « vécu collectif » : s'ils l'évoquent, c'est, dans la plupart des cas, pour s'en démarquer. Il semble d'ailleurs que les militants ne fassent pas vraiment exception à la règle : si leur militantisme les incite à se faire les porte-parole des « jeunes travailleurs », des « jeunes ouvriers », des « jeunes des cités », des « jeunes des banlieues », etc., la plupart d'entre eux n'en ont pas moins conscience que leur militantisme « les distingue du commun » et font état, dans les récits qu'ils font à l'enquêteur, de tout ce qui fait de leur cas « une exception ». En fait, c'est au contraire le sentiment de la singularité par rapport aux jeunes de milieux populaires « ordinaires », du caractère inhabituel de la trajectoire empruntée (au moins par rapport à celles de la génération précédente et même si cette « destinée » est en fait collective) et des dispositions intériorisées par rapport à celles du « tout-venant » (« la volonté de s'en sortir »), qui est au principe de « la disposition à parler ». C'est dire que ceux qui se placent auprès de l'enquêteur en position



33. En fait, il semble que, dans tout échantillon spontané, il y ait sur-représentation du « haut de l'échelle ».

34. Jamais au-delà, toutefois, des classes terminales dans le cadre des enquêtes évoquées ici.

35. Sur ce sujet, cf. C.-F. Poliak, « L'accès dérogatoire à l'enseignement supérieur. Les autodidactes de Saint-Denis », *Revue française de sociologie*, n° 4, octobre-décembre 1991.

36. R. Creswell, « Le terrain anthropologique », *op. cit.*, p. 135.

37. Tout porte à croire que ce conflit épistémologique facilement identifiable (expliquer/enregistrer) trouve son principe dans un conflit éthico-politique, ou, si l'on veut, déontologique, sous-jacent, où « l'explication » par l'enquêteur des propos de l'enquêté se voit taxée d'« outrecuidance » par ceux qui les enregistrent et « l'enregistrement » de naïveté par ceux qui les expliquent. En fait, « cette sorte de malédiction spéciale qui veut que les sciences de l'homme aient affaire à un objet qui parle les voue à osciller entre un excès de confiance dans l'objet lorsqu'elles prennent à la lettre son discours et un excès de défiance lorsqu'elles oublient que sa pratique enferme plus de vérité que son discours ne peut en livrer » (P. Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Librairie Droz, 1972, p. 202).

38. « T'en as déjà mangé, toi, du hérisson ? »

d'informateurs se situent presque toujours « à distance » du monde dont ils se font l'expression et que « l'échantillon spontané » rencontré sur le terrain n'est évidemment pas « représentatif », au sens statistique du terme, de la population étudiée. Il l'est d'autant moins que ceux qui prennent effectivement la parole dans le cadre de la situation d'enquête disposent en général de compétences intellectuelles et linguistiques qui les placent parmi les mieux dotés culturellement, à la limite supérieure de la population étudiée³³, soit qu'une fréquentation prolongée du système scolaire³⁴ ait suffi à leur inculquer la bonne volonté culturelle qui est au principe de leurs efforts d'assimilation au « monde de la culture » (et, en l'occurrence, à celui de l'enquêteur) et de dissimulation par rapport à leur « milieu », soit qu'ils aient acquis l'habitude des contacts culturels (en général, par le biais du militantisme syndical, politique ou culturel)³⁵.

Il faut également supposer que les enquêtés qui s'engagent dans la situation d'enquête trouvent dans la relation établie avec l'enquêteur un (des) bénéfices(s) qui contrebalance(nt) la domination économique et culturelle qu'ils y subissent. Lorsque l'enquêteur est d'abord perçu comme occupant d'une position élevée dans le « monde des riches », l'alliance nouée avec lui représente à la fois une anticipation de l'accès au « monde des autres » escompté, de la mise en œuvre de stratégies promotionnelles plus ou moins réalistes et que cette alliance fortuite contribue à crédibiliser, un élargissement du capital social mobilisable, une occasion de profits de distinction par rapport à l'entourage, une « évaison » hors du cercle des relations habituelles pour tou(te)s ceux (celles) qui prennent l'enquêteur à témoin de leur volonté de « s'en sortir ». Mais l'alliance avec l'enquêteur est plus recherchée encore par ceux qui voient surtout en lui l'intellectuel. Si cette catégorie de jeunes de milieux populaires acceptent, dans certains cas sollicitent, et toujours cultivent,

la relation avec le sociologue, tentant de se placer auprès de lui en position d'informateurs, c'est sans doute à la fois en raison du prix qu'ils accordent à l'attention qu'il leur prête et à la reconnaissance qu'elle suppose de l'intérêt de leurs propos (informations, points de vue, explications), en raison de l'importance qu'ils accordent à leur « élection » par « un véritable intellectuel » et de la valeur reconnue à cette alliance par une partie au moins de leur entourage, en raison aussi des profits de distinction qu'elle leur procure, sans compter les éventuels bénéfices attendus d'une « relation haut placée » dans « le monde des intellectuels ». La situation d'enquête est alors perçue comme une occasion de « s'ouvrir » et de se démarquer du jeune ouvrier « ordinaire » en faisant état de sa bonne volonté culturelle, et l'enquête montre que la relation établie fortuitement avec le sociologue reproduit des relations homologues que l'enquêté décrit comme déterminantes pour lui.

L'analyse de la situation d'enquête s'avère ainsi indispensable à celle de « la représentativité » de l'échantillon spontané effectivement rencontré : il faut inclure dans l'ensemble des données recueillies les esquives et les refus au même titre que les entretiens obtenus, les entretiens « réussis » au même titre que les entretiens « ratés » et intégrer dans l'interprétation les facilités autant que les difficultés rencontrées sur le terrain. Il ne s'agit pas tant en effet pour l'enquêteur (comme le voudraient les manuels d'ethnographie) « de délimiter les unités pertinentes et de choisir parmi les unités ainsi délimitées celles qu'il doit étudier³⁶ », que de diversifier autant que possible les unités observées et les informateurs rencontrés, de s'interroger sur la pertinence des unités étudiées et de situer les « enquêtés effectifs » par rapport aux « enquêtés virtuels » qui se sont dérobés à l'enquête.

Présentation de soi : ostentation, expression, dissimulation

Pas plus qu'il ne s'agit de rejeter dans l'insignifiance les propos tenus par les enquêtés (sinon à quoi bon enquêter ?), il ne s'agit de les prendre pour l'indépassable vérité du sens de leurs pratiques (sinon, que faire d'autre qu'enregistrer ?)³⁷. Ce ne sont pas seulement les non-réponses, les réticences et les esquives qui doivent être analysées en fonction de la relation qui s'établit entre enquêteur et enquêtés (comme effets de l'intimidation, de l'incompréhension de la question posée ou de son impertinence, comme refus d'explicitier ce qui doit rester implicite, secret, etc.), mais aussi les réponses. Dans la situation d'imposition de légitimité que crée la situation d'enquête comme « quasi-examen » (en tant qu'intellectuel, l'enquêteur est, aux yeux des enquêtés, dépositaire de la légitimité culturelle) et (ou) « quasi-procès » (en tant que membre des classes dominantes, l'enquêteur est, du point de vue des enquêtés, plus ou moins dépositaire de la légitimité sociale), tout se passe comme si les enquêtés choisissaient de mettre en avant ce qui, dans les ressources dont ils disposent, leur paraît le plus susceptible de susciter l'estime ou l'étonnement³⁸ de l'enquêteur et (ou) le plus conforme à la définition légitime : c'est non seulement la langue, les formes d'expression employées (ton, mimique, plaisanteries, etc.), le style adopté, mais également les ressources mises en avant, l'angle adopté dans la présentation de soi qui se trouvent comme objectivement appelés par la structure de la relation entre enquêteur et enquêtés, définie par leurs positions relatives dans la hiérarchie des différentes espèces de capital, mais aussi du sexe et de l'âge. Du fait que cette présentation de soi est vouée à recevoir « une valeur » dans la situation d'enquête (par celui qui l'énonce comme par celui qui l'écoute), elle est nécessairement affectée par l'anticipation des jugements prêtés à l'enquêteur. Cette anticipation, variable en fonction du sens qu'ont, à des

degrés divers, les différentes catégories d'enquêtés, de la position sociale, de leur sensibilité aux indices de la place occupée dans l'espace social, des représentations qu'ils se font de l'enquêteur et de la situation d'enquête au fur et à mesure qu'avance leur propre enquête, induit diverses formes d'autocensure qui déterminent non seulement la manière de dire, mais aussi ce qui pourra et ne pourra pas être dit³⁹.

On pourrait ainsi répertorier les modèles institués – normes scolaires de la biographie, normes officielles du *curriculum vitae*, normes de l'interview radiophonique ou télévisée – qui hantent les récits, les procédés plus ou moins stéréotypés destinés à valider les propos tenus et à emporter l'adhésion de l'enquêteur, bref les schèmes narratifs, les modèles de crédibilité, les stratégies discursives mis en œuvre par les différentes catégories d'enquêtés⁴⁰. Parce que les informateurs se trouvent placés en situation de représentation, de porte-parole du milieu étudié, il faudrait étudier également les effets de cette situation sur les informations livrées à l'enquêteur. Aussi longtemps qu'il se perçoit comme porte-parole du groupe, implicitement mandaté pour délivrer la parole du groupe sur lui-même, l'informateur est enclin à proposer un discours où alternent la présentation de soi plus ou moins stéréotypée que le groupe étudié développe à l'égard de lui-même et *a fortiori* à l'égard des étrangers et sa propre sociologie spontanée du groupe. En fait, les rationalisations que produisent des enquêtés, invités à un retour quasi théorique sur leurs propres pratiques et sur celles de leur groupe d'appartenance, ne diffèrent pas toujours des stéréotypes en vigueur dans l'univers considéré. A la fois parce que les situations publiques incitent à plus de prudence et de conformisme que les situations ordinaires et, dans le cas présent, parce que des jeunes de milieux populaires, informés sur eux-mêmes par la presse et des travailleurs sociaux, eux-mêmes informés par des sociologues, tendent



39. Au fil du temps, la provocation (physique, verbale) peut devenir sans objet, des censures peuvent s'abaisser, des interdits tomber, d'autres se mettre en place, etc.

40. Sur ce sujet, cf. par exemple les travaux de Nathalie Zemon Davis, *Pour sauver sa vie. Les récits de pardon au XVI^e siècle*, Paris, Seuil, 1988 et de Gérard Noiriel, *la Tyrannie du national. Le droit d'asile en Europe, 1793-1993*, Paris, Calmann-Lévy, 1991, p. 247-301, et, en particulier, l'analyse faite par L. Pinto des formes de validation du discours des agents les plus démunis de ressources symboliques (« "C'est moi qui te le dis". Les modalités sociales de la certitude », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 52-53, juin 1984, p. 107-108).

41. E. Goffman, *la Mise en scène de la vie quotidienne*, vol. 1, *la Présentation de soi*, op. cit., p. 61.

42. Sur ce sujet, cf. Luc Boltanski, « L'espace positionnel. Multiplicité des positions institutionnelles et habitus de classe », *Revue française de sociologie*, vol. XIV, n° 1, janvier-mars 1973, p. 3-26.

43. Les récits faits au sociologue dépendent évidemment aussi de la mémoire, des oublis et des recompositions qu'elle induit en fonction du présent mais aussi de la perception de l'avenir.

souvent, par un jeu de miroirs, à restituer à l'enquêteur l'image que lui-même ou ses prédécesseurs leur ont donnée d'eux-mêmes : il faudrait étudier, par exemple, la construction sociale de l'image médiatique des « bandes », de stéréotypes comme celui du « blouson noir », du « baba », du « loubard », etc. Si les indigènes tendent à s'approprier tel ou tel stéréotype d'eux-mêmes qu'ils restituent ensuite à l'enquêteur, l'enquête du sociologue consiste souvent à sélectionner de façon plus ou moins arbitraire certaines figures et théories indigènes et à les légitimer en les transcrivant.

Il faudrait également s'interroger sur la véracité des informations recueillies, analyser non seulement les non-réponses, mais aussi les omissions plus ou moins délibérées, la dissimulation, les insinuations, les ambiguïtés calculées, la simulation, le « bluff » et le mensonge : comme le note E. Goffman, « beaucoup d'acteurs ne manquent ni de talent, ni de bonnes raisons pour falsifier la représentation des faits⁴¹ ». Ce type d'analyse suppose une attention particulière aux aspects les moins falsifiables de la présentation de soi (les plus objectivés donc les plus contrôlables par l'enquêteur et les moins conscients donc les moins contrôlables par les enquêtés) qui permettent d'évaluer la crédibilité des aspects qui se prêtent le plus à la falsification. Mais peut-être ne s'agit-il pas tant (du moins en ce qui concerne certains aspects de l'investigation sociologique) de décider si l'impression que l'enquêté cherche à donner est vraie ou fausse, sincère ou simulée, réelle ou factice, que d'enregistrer l'impression que l'enquêté cherche à transmettre à l'enquêteur. De la même façon, rien n'assure que la présentation de soi dans la situation d'enquête soit nécessairement la même que celle du même enquêté dans le groupe d'appartenance, ni qu'elle reste inchangée lorsqu'il passe de la famille au travail, du travail au groupe de pairs, etc. Du « porteur de la personnalité » qui lui est présentée, l'enquêteur ne connaît que cet aspect (ni plus, ni

moins « vrai » que les autres) dont il lui faut tenter de déduire tous les autres. Mais il faut remarquer, d'une part, que l'aptitude à se produire sous une pluralité d'aspects différents, la capacité de gérer alternativement, en des lieux et en des temps différents, cet éventail de personnalités sociales différentes et « la distance au rôle » qu'elles impliquent sont très inégalement distribuées socialement⁴² (elles sont d'autant plus grandes que « la surface sociale » de l'enquêté est elle-même plus grande) et que, d'autre part, l'ensemble des personnalités possibles d'un même enquêté, étant le produit d'un même habitus placé dans des situations diverses, est nécessairement limité à des variations sur un même habitus. Toutefois, on a vu précédemment que ceux qui, parmi les jeunes de milieux populaires, se placent auprès de l'enquêteur en position d'informateur ont presque toujours « un habitus atypique » dans la mesure où cette position suppose des compétences intellectuelles (une propension à « se mettre à distance ») et linguistiques particulières, une singularité revendiquée (réelle ou supposée) de la trajectoire empruntée et des dispositions intériorisées. Dans la même perspective encore, il faudrait étudier les variations voire les contradictions dans le récit d'un même informateur. Outre que l'évocation des souvenirs porte souvent à les restituer dans le langage et avec l'émotion du passé, alors que l'effet d'objectivation induit par le temps écoulé incite à redoubler ces évocations d'un commentaire qui révisé, l'instant d'après, le sens réactivé⁴³, un même enquêté peut aussi modifier sa position épistémologique implicite en fonction de l'évolution de la situation d'enquête, oscillant entre objectivisme et subjectivisme. Face à un enquêteur qui invalide et (ou) condamne les pratiques décrites, il n'y a pas d'autres issues que la fuite, la provocation ou la condamnation et l'autocritique assorties d'une plaidoirie fondée sur l'aliénation, les « circonstances atténuantes » (objectivisme misérabiliste). A l'inverse, face à un enquêteur dont on présume

qu'il ne condamne pas et qu'il est peut-être même susceptible d'approuver les pratiques évoquées, c'est au contraire la réhabilitation individuelle et (ou) collective, le subjectivisme populiste qui s'imposent. Ainsi comprend-on qu'un même enquêté puisse prêter des sens opposés à des pratiques identiques au fur et à mesure qu'évolue la représentation qu'il se fait de l'enquêteur. Mais ces variations dans le récit d'un même enquêté supposent qu'il en maîtrise le répertoire et tout porte à croire que les plus démunis (ceux qui se dérobent à l'enquête) n'ont qu'une corde à leur instrument alors que les moins désarmés culturellement sont susceptibles de changer de ton. Si les ressources physiques et les valeurs de virilité sont les « valeurs-refuges » du patrimoine de tous, elles sont, pour certains, la seule espèce de capital mobilisable, alors qu'elles ne constituent pour d'autres qu'une composante parmi d'autres (la plus sûre) de leur capital. De ce fait, ils peuvent, dans certains cas, y renoncer pour mettre en avant leurs autres ressources, leurs autres intérêts et, notamment, leur bonne volonté culturelle⁴⁴.

Dans tous les cas où la situation d'enquête est acceptée et parfois même recherchée, les enquêtés, ne retenant du système de classement dominant (prêté au sociologue) que le critère, économique ou culturel, le plus favorable à ce qu'ils ont et à ce qu'ils sont, mettent en avant pour se définir la meilleure de leurs propriétés : « volonté de s'en sortir » (*i.e.* de « s'enrichir ») ou « bonne volonté culturelle ». Mais la situation d'enquête peut n'être que concédée. Certains n'acceptent en effet de s'y prêter et de s'exposer à la domination qu'elle induit pour eux qu'en opposant d'abord leur propre principe de hiérarchisation aux critères de classement dominants, qu'en manifestant de façon plus ou moins ostentatoire que richesse et culture ne sont à leurs yeux que des principes de domination virtuellement dominés. Si leur représentation de la situation d'enquête et de l'enquêteur ne diffère pas



44. Sur ce sujet, cf. G. Mauger, « Comment on écrit les histoires de familles et les histoires de vie : deux points de vue », *op. cit.* ; G. Mauger, C.-F. Poliak, « La politique des bandes », *Politix*, n° 14, juin 1991, p. 27-43.

45. Suivant le paradigme qu'illustre *l'Amant de Lady Chatterley* commenté par E. Goffman (*la Mise en scène de la vie quotidienne*, vol. 1, *la Présentation de soi*, *op. cit.*, p. 184) : « Dans les situations où le consensus temporaire est établi en fonction de la supériorité et de la distance sociale d'un acteur qui se trouve être une femme et en fonction de la subordination d'un acteur qui se trouve être un homme, il est possible que l'acteur masculin entreprenne de redéfinir la situation en insistant sur sa supériorité sexuelle par rapport à son infériorité socio-économique. » Sur ce sujet, cf. G. Mauger, C.-F. Poliak, « Les loubards », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 50, novembre 1983, p. 49-67 ; G. Mauger, C.-F. Poliak, « La politique des bandes », *op. cit.*

sensiblement de celle des autres (leur fréquentation de l'école a juste suffi à l'intériorisation de leur dénuement économique et culturel), ils n'acceptent de se prêter à l'enquête qu'en déniaient plus ou moins maladroitement la domination qu'exerce sur eux « la frime » de mieux nantis économiquement et culturellement. Certains comparent ainsi les mérites respectifs du « manuel » et de « l'intellectuel » (évalués en fonction de la pénibilité et des risques encourus dans le travail) et s'indignent de ce que « le savoir » soit mieux rétribué que « la force physique ». En préambule à l'établissement (ou au refus) de la relation d'enquête, l'enquêté cherche alors à obtenir du sociologue qu'il souscrive à l'invalidation de la domination culturelle, à la revalorisation de la force physique et à la réhabilitation des valeurs de virilité. La reconnaissance, temporaire et localisée à la situation d'enquête, de la domination culturelle par l'enquêté suppose le préalable de la reconnaissance par l'enquêteur de la légitimité des valeurs de virilité et de l'injustice faite aux détenteurs d'un capital de force physique. Le cas limite est ici celui où l'enquêté avertit l'enquêteur qu'une redéfinition unilatérale de la relation enquêteur-enquêté en termes de rapports de force physique est toujours possible⁴⁵ : « On m'a toujours dit : "Avec l'étudiant, il ne faut jamais discuter". Si tu parles avec un étudiant, un con, tu vois, un mec qui n'est pas du même avis que toi, et que tu as vraiment envie de lui casser la gueule, tu lui casses la gueule et puis après tu t'expliques. Parce que, c'est pas qu'ils sont plus intelligents, ils sont encore plus cons que nous. Je veux pas dire que je suis intelligent, mais je réfléchis, c'est vrai [...]. Mais comme ils arrivent bien à t'embobiner, ils parlent bien et tout. Enfin, ils parlent bien... comme ça !... Toi, tu sais plus quoi dire, tu fermes ta gueule, tu as l'air bouche bée. Alors tu tapes dessus, et après tu t'expliques. Au moins, puisque tu avais envie de lui taper dessus, même si tu avais tort ou raison, eh bien au moins tu lui as tapé dessus !... » Ce n'est alors qu'après

avoir remis le sociologue à sa place – virtuellement dominée – dans des rapports de force physique et (ou) en lui signifiant que la force est le seul principe de classement qu'il reconnaisse que l'enquêté accepte de s'exposer – temporairement – à la domination (économique et culturelle) de l'enquêteur et que la relation d'enquête peut, provisoirement, s'établir.

En définitive, ce sont « la volonté de s'en sortir » des uns, « la bonne volonté culturelle » des autres ou encore « les valeurs de virilité » qui permettent de comprendre que la situation d'enquête puisse être recherchée, acceptée ou concédée. Il faut supposer *a contrario* que ceux qui la refusent ou l'évitent n'ont aucune propriété particulière à mettre en avant, dont ils pensent qu'elle puisse d'une façon ou d'une autre « intéresser » un représentant du monde des autres et qui leur permette d'en retirer un profit symbolique quelconque ou d'échapper (autrement que par la fuite) à la domination sans faille où elle les place. L'observation et l'analyse de l'établissement de la relation d'enquête suggèrent ainsi d'ordonner les jeunes de milieux populaires par rapport à trois axes : capital économique, capital culturel, capital corporel. On peut en effet considérer les classements qu'ils font du sociologue et les autoclassements, lisibles dans le mode de présentation de soi adopté dans la situation d'enquête, comme des indices des systèmes de classification mis en œuvre dans la connaissance pratique du monde social. De la même façon, on peut voir dans la relation extra-ordinaire établie avec le sociologue un révélateur des relations ordinaires entretenues par chacune des trois catégories d'enquêtés que met en évidence l'analyse de la situation d'enquête. Les premiers perçoivent un monde social prioritairement ordonné par l'avoir, les deuxièmes par le savoir, les troisièmes par la force physique ; pour les uns, il se divise en « riches » et « pauvres », pour les autres en « savants » et « ignorants », pour les derniers,

en « forts » et « faibles ». A ces différentes visions du monde social correspondent des attitudes différentes dans une situation de domination économique et (ou) culturelle : les uns, qu'ils soient plus sensibles à la richesse qu'à la culture, ou, au contraire, au savoir qu'à la fortune, reconnaissent les critères de classements dominants, capital économique ou capital culturel ; les autres, s'ils n'échappent pas pour autant aux effets de la domination économique et culturelle, tentent d'imposer leur propre principe de domination (la force physique).

De façon générale, on considère que l'analyse d'actes de classement particuliers (ceux qu'opèrent des enquêtés virtuels confrontés à l'offre de parole de l'enquêteur), classements en général implicites, mais que la suite de l'enquête peut permettre d'explicitier, permet de remonter aux schèmes classificatoires dont ils sont le produit et que le classement de ces schèmes de classement permet de classer ceux qui les mettent en œuvre. On suppose donc, d'une part, la régularité et la systématité des classements opérés par un agent déterminé et, d'autre part, la possibilité de rapporter les trajectoires des agents (ou les variables socio-démographiques qui les résument) aux schèmes de classement qu'ils mettent en œuvre, les principes de division mis à jour aux divisions sociales qui en sont le fondement, l'usage fait de ces principes de division à la position occupée dans ces divisions. En fait, parce que les structures cognitives que les agents sociaux mettent en œuvre pour connaître pratiquement le monde social sont le produit de l'incorporation des structures fondamentales de la société où ils vivent, les principes de classement mis en évidence (avoir, savoir, force physique) sont communs à l'ensemble de la population étudiée, mais le principe de classement mis en avant pour se définir et définir les autres varie d'une catégorie à l'autre. Comment rendre compte de ces variations ? Le fondement du principe de



46. P. Bourdieu, *la Distinction*, *op. cit.*, p. 554.

pertinence mis en œuvre par telle catégorie d'enquêtés qui définit et classe les propriétés perçues comme intéressantes des individus et des choses (richesse/pauvreté, savoir/ignorance, force/faiblesse) n'est rien d'autre que « l'intérêt que les individus ou les groupes considérés ont à reconnaître ce trait et l'appartenance de l'individu considéré à l'ensemble défini par ce trait ». Parce que « l'intérêt pour l'aspect aperçu n'est jamais complètement indépendant de l'intérêt à l'apercevoir⁴⁶ », ceux qui divisent le monde social en

riches et pauvres comme ceux qui l'ordonnent en fonction du savoir ou de la force physique ont, d'une façon ou d'une autre, intérêt à être eux-mêmes classés respectivement en fonction de critères économiques, culturels ou physiques. L'analyse méthodique de la situation d'enquête permet ainsi de reconstruire le système objectif de raisons qui structurent le comportement empirique en toutes circonstances et, en définitive, de mettre en évidence la structure de l'espace des styles de vie de la population étudiée.